

(Il sera rendu compte, dans ce feuilleton hebdomadaire, de toute œuvre nouvelle non théâtrale, imprimée ou manuscrite, envoyée à la rédaction. Il sera répondu à toute demande de renseignement intéressant les bibliophiles.)

**MARCEL PROUST. — A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU. DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN.** un volume à 3 fr. 50. Grasset, éditeur.

Voilà certainement un des livres les plus importants de l'année par le travail d'écriture qu'il représente, par la façon dont il matérialise d'une façon saisissante certaines tendances philosophiques de la littérature contemporaine.

Que nous voilà loin de la psychologie rudimentaire et toute descriptive des romanciers qui des se sont précisée, les recherches sont devenues minutieuses; c'est de la bactériologie psychologique révélée par le microscope, ce n'est l'aide d'un simple monocle.

Le précepte antique « tout est dans tout » semble servir de point de départ à cette méthode nouvelle. L'analyse mondiaine, découverte à l'hasard d'un simple monocle.

Le précepte antique « tout est dans tout » semble servir de point de départ à cette méthode nouvelle. L'auteur, un beau jour, mange par hasard un peu de madeleine trempée dans du thé et c'en est assez pour réveiller tous ses souvenirs d'enfance, pour évoquer ces fantômes tant vivants que l'on croit disparus, mais qui resurgissent merveilleux au-dedans de nous. L'âme est un merveilleux médium. Dès que la psychologie transforme en présent, tous les événements de notre passé, se retrouve vivant à l'intérieur de nous-mêmes. Il ne s'agit donc plus seulement, comme le voulait une annonce populaire, de s'enfoncer un clou dans la tête pour se souvenir, il ne s'agit même plus de recommencer cent fois la construction grammaticale d'une phrase et de décliner le même mot dans tous les sens, comme le veut M. Péguy, c'est mieux que cela; une toute petite idée, une sensation qui va servir de point de départ à tout un monde de rêveries, un peu, nous dit l'auteur, comme ces petites fleurs japonaises refermées que l'on laisse sur l'eau et qui s'épanouissent merveilleusement. En grignotant un peu de madeleine très jolies pages, rappelant souvent Dickens ou Jules Renard. Voici que se précisera le pays d'abord par une vieille tante, qui représente le type de la provinciale qui interprète les moindres gestes, médite sur ses songes; puis, ce sont des recettes de cuisine, des médicaments, l'air de Vichy qu'il faut prendre pour la famille qui passe l'eau de Vichy. Voici maintenant la tante qui hérite de la tante Octave et qui vient à Combray; elle est nombreuse; ce sont de grands parents, des parents et l'enfant, plus tard racontera ses souvenirs. Cette profonde ville a laissé à l'auteur des impressions si précieuses qu'il nous la décrit dans ses moindres détails; certaines fleurs, les aubépines, ne lui ont jamais les mêmes ailleurs qu'à Combray. Mais il y avait surtout deux routes, partant de la promenade possible, celle de Méséglise, qui passait du côté de chez Swann et celle de Guermantes qui conduisait au Château des ducs du même nom.

Ce Swann avait un certain prestige auprès de ses voisins. Il avait une existence double: simple campagnard en été, il devenait parisien en hiver, faisait partie des clubs les plus aristocratiques, était ami du Comte de Paris et du Prince de Galles. Dans la suite, un certain froid avait séparé les habitants de Combray et le fameux Swann, mais, dans la dernière partie du livre, nous verrons comment Gilberte, la fille de Swann, rencontre aux Champs-Élysées l'adolescent de Combray, qui s'éprend d'un véritable culte pour Gilberte et d'admiration pour l'élégante Mme Swann. Mais c'était précisément cette dame Swann qui était la cause du refroidissement entre les deux familles, la vertueuse dame de Combray ne voulant pas avoir de relations avec celle qui avait été Odette de Crècy.

Le roman de Swann nous est conté en grands détails, au hasard des pages de ce livre: c'est lui qui fait le fond de ce premier volume; il faut vous dire, en effet, que cette *Recherche du temps perdu* comprendra prochainement deux nouveaux livres intitulés *Le Côté de Guermantes* et l'autre, *Le Temps retrouvé*.

Au surplus, j'aime à le dire, ce n'est point le scénario qui nous intéresse particulièrement dans cette œuvre importante, mais la manière dont elle est traitée. La volonté de l'auteur, c'est de mettre les détails au premier plan; plus un détail est infime, plus il prend d'importance, puisqu'il s'agit de souvenirs et qu'une sensation présente est plus grave que le geste réel même considérable, qu'elle évoque. Ce procédé, très curieux, ne peut s'adresser, évidemment, aux lecteurs pressés de notre temps. Songez que ce premier volume comporte 523 pages imprimées en petits caractères compacts et que ces 523 pages ne sont réellement unies l'une à l'autre que par la pensée de l'auteur. Il est assez difficile, en effet, de résumer ce qui est tout justement une œuvre d'analyse, dont la valeur dépend de l'importance même de cette analyse.

Cette dissection sentimentale me rappelle — l'auteur, qui admet toutes les réminiscences, me pardonnera cette comparaison macabre — l'extraordinaire effeuillage de la peau d'un infortuné gentleman que je vis un jour étendu sur une table de dissection à l'école pratique de médecine. On eût dit que, sous la plante des pieds, la peau s'était effeuillée en éventail, comme un dictionnaire ouvert. Jamais il n'eût été possible d'imaginer qu'il y eût tant de feuillets superposés dans une semelle humaine. Ce n'est pas la peau que M. Marcel Proust dissèque, c'est l'esprit; il nous en révèle les innombrables couches superposées que nous ne soupçonnions pas et les 523 pages de ce livre nous font l'effet de cinq cent vingt trois feuilles découvertes dans une page que nous croyions unique.

Ce qui fait la valeur tout à fait remarquable du procédé de M. Marcel Proust, c'est le souci esthétique de l'auteur qui ne se dément à aucune page. Involontairement, quel que soit son souci exaspéré d'analyse, l'auteur, dans chaque tableau qu'il évoque, recompose, choisit et fait, malgré lui, une synthèse d'artiste. C'est par là que son ouvrage prend une valeur considérable et les lettrés aimeront à découvrir dans chaque page le délicieux morceau détaché qui s'y trouve.

Ceci posé, il me semble cependant que la méthode psychologique de l'auteur s'inspire dangereusement des théories bergsoniennes qui, séduisantes au premier abord en philosophie pour leur

côté paradoxal et, tout en même temps, pour leurs vérités profondes, demeurent dangereuses lorsqu'il s'agit d'en tirer des conclusions esthétiques.

Qui certes, tout, dans la vie, est en mouvement, la réalité véritable est dans le changement, dans la mobilité. Toute loi scientifique soi-disant définitive n'est qu'un aveu d'impuissance provisoire et point n'est besoin, aujourd'hui, de prouver une fois de plus la faillite de la science en face du mouvement et de la ligne courbe. La mécanique ne peut rendre compte du mouvement que par une succession de points; la géométrie ne peut rendre compte du cercle que par approximation et les unités mathématiques ne sont que des hypothèses commodes, des reproductions successives de la même unité. La science est incapable de rendre compte du mouvement et des formes, cela est entendu, c'est donc dans la mobilité que nous devons chercher nos idées philosophiques. C'est également dans

nos idées philosophiques. C'est également dans nos impressions actuelles que nous avons seulement le droit de découvrir, en littérature, la vérité psychologique telle qu'elle est, en lui arrachant le masque hypocrite d'un scénario arbitraire. L'auteur s'emparant des théories bergsoniennes n'a donc point le droit de concevoir une œuvre d'ensemble, s'il veut être véritablement sincère, il ne peut que noter, au fur et à mesure qu'elles se présentent à son esprit, les réminiscences, les impressions, les sensations toujours actuelles qui se succèdent dans son cerveau. En écrivant la première ligne d'un roman, l'auteur, logiquement, doit ignorer la conclusion. Il n'est pas libre de reconstituer arbitrairement une succession d'événements dans le temps. Il ne peut que suivre servilement la succession des idées telles qu'elles se présentent dans son esprit. Suivant les cas, un souvenir peut prendre la première place et dominer de sa réalité la réalité présente. Dans d'autres cas, c'est cette réalité actuelle qui sera la plus forte. L'esprit ne connaît que la réalité du moment; il ne peut pas, sincèrement, faire œuvre de créateur. C'est cette tendance philosophique bien souvent obscure jusqu'à présent, qui a conduit de nombreux littérateurs à renoncer au roman pour se consacrer sincèrement à de brèves notations, souvent même à des mémoires. L'imagination devenant pour beaucoup d'entre eux un procédé artificiel indigne des méthodes scientifiques contemporaines.

Cette théorie nouvelle que M. Marcel Proust vient de consacrer, d'une façon éclatante dans ce livre qu'il nous donne aujourd'hui, serait infiniment dangereuse je crois si elle était appliquée par des écrivains dénués de tout génie artistique. Si la science, en effet est incapable de rendre compte du mouvement et de la ligne courbe, il semble évident au contraire que telle fut, à toutes les époques, la mission spéciale et magnifique de l'art.

Apporter du permanent dans la vie, immobiliser pour toujours certains mouvements, certains gestes caractéristiques, tel fut à toutes les époques le but des sculpteurs, des peintres et des écrivains. C'est par l'art que l'homme s'élève au-dessus de la nature et s'égale aux dieux. Aucun procédé artificiel, aucune mensuration scientifique ne peut rendre compte du mouvement d'une statue antique, dont la vérité demeure immuable au travers des siècles, malgré toutes les transformations de la civilisation et de l'esprit humain. Aucune révélation mathématique ne peut modifier la vérité éternelle d'un caractère comique ou l'effrayant mystère de certains paradoxes philosophiques. Que la philosophie bergsonienne, ait raison comme critique de la science, cela, je n'en doute pas un seul instant, mais ce n'est qu'une critique négative, qui ne fait que mieux ressortir la certitude immortelle des vérités esthétiques.

C'est donc à l'écrivain qu'il appartient de choisir, parmi les vérités immobiles du monde, les caractéristiques éternelles qui ne changent pas. Qu'il pousse l'analyse jusqu'à la minute, qu'il cherche à tout connaître, et à tout comprendre, rien de plus légitime, mais ce travail de préparation achevé, son œuvre, pour être utile, doit devenir scientifique.

En suivant le procédé bergsonien de M. Marcel Proust, on risque fort de nous présenter une exacte *photographie du chaos de la vie*; ce peut même être une micro-photographie. Mais l'œuvre, si intéressante fût-elle au point de vue scientifique, demeurerait sans valeur artistique sans un choix raisonné de l'auteur.

M. Marcel Proust, inconsciemment, a fait bien souvent ce choix, car il est artiste, et aussi parce qu'il serait impossible, matériellement, d'analyser à fond nos sensations sans rencontrer l'infranchissable barrière de l'infini. Après avoir développé une idée en 523 pages, on constaterait aisément qu'une seule de ces pages pourrait fournir ensuite un développement égal, qu'une ligne, puis un mot, puis une lettre, fourniraient à leur tour 523 pages. L'analyse excessive rencontre nécessairement, comme la science elle-même, qui vit d'analyse, l'inaccessible infini; l'art seul, en opérant par synthèse, peut dégager, au contraire, la ligne toujours plus simple, plus vraie, le geste éternel qui résume tous les autres.

L'analyse, à bien prendre, me donne assez l'impression, au fur et à mesure qu'elle se complète, de la nuit qui, peu à peu, envahit un salon. Le mystère s'accroît, les objets les plus simples prennent des aspects bizarres et inattendus; l'ombre mystérieuse enveloppe les contours, fait surgir des formes que nous ne soupçonnions pas; c'est un peu comme la fumée de l'opium qui semble nous conduire vers des domaines mystérieux, mais, peu à peu, lorsque la nuit devient plus profonde, nous comprenons brusquement que nous ne voyons plus rien. Tout s'évanouit, comme dans un rêve. Un peu de lumière, un rayon de soleil pénétrant dans la pièce, c'est la synthèse qui commence, les contours qui se précisent, la vie créatrice qui reprend la première place.

Le mirage de l'analyse est utile en science, puisque la science s'applique aux apparences; en littérature, l'analyse, séduisante d'abord, peut nous conduire peu à peu à l'obscurité et nous faire perdre de vue cette grande et simple clarté qui nous valut jadis, au grand soleil de l'Attique, tant de chefs-d'œuvre immortels.

L'analyse est utile comme la nuit: elle prépare l'esprit à la méditation; elle lui permet de se replier en silence sur lui-même, mais elle n'est bonne qu'à cette condition expresse de préparer le réveil joyeux de l'aurore.